

L'utopie au service de l'écologie dans *Ourania* de Jean-Marie Gustave Le Clézio

Utopia at the Service of Ecology in Jean-Marie Gustave Le Clézio's *Ourania*

اليوتوبيا في خدمة علم البيئة في رواية أورانيا لصاحبها جان ماري غوستاف لو كليزو

HALLAL Karim Akram¹ BELKACEM Dalila²

هلال كريم اكر¹ بلقاسم دليلة²

Université Oran 2 (Algérie) Université Oran 2 (Algérie)

جامعة محمد بن احمد وهران 2- الجزائر

hallalkarimakram@gmail.com¹ / belkacem_dalila@yahoo.fr²

d/dep:25/02/2022

d/ acc: 09/04/2022

d/ pub: 02/06/2022

Résumé :

Le monde aujourd'hui est en proie à une multitude de crises, à leur tête une crise écologique qui menace l'existence même de l'humanité. Dans ce contexte, la littérature contemporaine à travers l'exemple du roman *Ourania* de Jean-Marie Gustave Le Clézio ne peut plus faire l'économie de cette problématique et tente de produire des effets sur le réel en articulant la pensée écologique avec un nouvel esprit utopique. Un retour sur l'évolution politique et philosophique du concept de l'utopie ainsi que sur sa perception au cours des siècles est une opportunité pour déterminer en quoi l'utopie leclézienne est une tentative de réhabilitation de l'utopie. L'utopie verte leclézienne n'est pas programmatique, elle se contente de mettre en évidence les ravages de la dystopie du monde moderne sur l'environnement et invite à repenser à travers l'imagination les rapports entre l'être humain et l'environnement.

Mots-clés : Utopie, écologie, imaginaire, réalité, société de consommation.

Abstract:

The world today is in the grip of a multitude of crises, headed by an ecological crisis that threatens the very existence of humanity. In this context, contemporary literature, through the example of Jean-Marie Gustave Le Clézio's novel *Ourania*, can no longer ignore this issue and tries to produce effects on reality by articulating ecological thinking with a new utopian spirit. A review of the political and philosophical evolution of the concept of utopia as well as its perception over the centuries are an opportunity to determine how Le Clézio's utopia is an attempt to rehabilitate utopia. Leclézienne's green utopia is not programmatic, it merely highlights the ravages of the modern world's dystopia on the environment and invites us to rethink the relationship between human beings and the environment through imagination.

Keywords: Utopia, ecology, imaginary, reality, consumer society.

ملحمة الجحيم

يقع العالم اليوم في قبضة العديد من الأزمات، على رأسها أزمة بيئية تحدّد وجود البشرية. في هذا السياق، لم يعد الأدب المعاصر من خلال مثال رواية أورانيا التي كتبها جان ماري غوستاف لوكليزيو قادرًا على تجنب هذه المشكلة، ومن ثم يحاول إحداث تأثيرات على الواقع من خلال تقريب الفكر البيئي بمفهوم جديد للمدينة الفاضلة. إن العودة عبر القرون إلى التطور السياسي والفلسفي لمفهوم المدينة الفاضلة وتصورها، هي فرصة لتحديد كيف أن المدينة الفاضلة عند لوكليزيو هي محاولة لإعادة تأهيلها. المدينة الفاضلة الخضراء عند لوكليزيو ليست برمجية، بل تكتفي بتسليط الضوء على ويلات ديستوبيا العالم الحديث على البيئة، وتدعونا إلى إعادة التفكير من خلال الخيال في العلاقة بين البشر والبيئة.

الكلمات المفتاحية: يوتوبيا، حماية البيئة، واقع، خيال، مجتمع استهلاكي.



I. Introduction

Oser parler aujourd'hui d'utopie c'est clairement prendre le risque de se faire qualifier d'hérétique. En effet, la notion d'utopie semble s'être perdue dans les méandres de la pensée politique et appartenir à des temps archaïques. Afin d'échapper à la censure de la pensée dominante une seule voie est possible, celle de lui accoler des adjectifs tels réaliste, utile ou encore concrète, une manière de se prémunir et surtout d'atténuer l'aspect chimérique qu'on lui prête. Or, nous vivons dans un monde en crise dans lequel l'aspiration au progrès et l'amélioration de la condition humaine semblent montrer leurs limites.

Crise d'un monde désenchanté, avec la disparition des grands penseurs et la fin des grands récits, les projections vers l'avenir semblent paralysées, demeure le seul horizon possible, celui de la société de consommation. Un monde enclin à diverses crises, à leurs sommet une crise écologique sans précédent qui risque de remettre en question l'existence même de l'humanité. Il n'est plus possible dès lors de faire l'économie d'un retour de l'utopie, dans une forme nouvelle certes, mais qui conserve au demeurant le pouvoir et le projet au cœur des utopies des siècles passés, celui de réenchanter le monde. De plus, l'intérêt actuel porté aux problématiques écologiques force la littérature à s'intéresser de nouveau aux

manières de voir et dire le monde et à s'ériger comme un discours alternatif, à réinvestir la réalité et à véhiculer un savoir social.

L'ambition affichée à travers l'exemple du roman *Ourania* de J-M. G Le Clézio est de dépasser la conception commune et réductrice de l'utopie, sortir des clichés et des amalgames, afin de souligner le pouvoir et la puissance d'action de l'utopie sur l'imaginaire d'abord, le réel ensuite. C'est aussi et surtout savoir comment l'utopie littéraire représente une occasion pour répondre à l'urgence écologique. Une occasion d'examiner les relations entre littérature et politique en des termes autres que ceux d'engagement de l'écrivain et de message politique explicite. Par ailleurs, cette littérature constitue un terrain privilégié pour interroger les rapports environnement/humain/texte.

II. L'utopie en question

Une simple recherche fait apparaître à chacun qu'il n'existe aucun consensus sur la définition de l'utopie. Elle est plongée dans un chaos de définitions, ce qui rend cette notion stérile, enfermée dans des catégories préétablies. Pour la faire sortir de cette léthargie, et arracher l'utopie à ce tumulte afin de lui donner une esquisse de réhabilitation, il faut revenir sur les raisons historiques et politiques qui font que l'utopie aujourd'hui rime souvent avec illusion.

Historiquement, les chemins de l'utopie ont croisé ceux de la pensée humaniste du progrès qui a conquis l'Europe d'abord, le monde ensuite. Cette nouvelle forme littéraire témoigne de la traduction progressive de l'espérance humaine à partir des croyances religieuses vers les principes du projet moderne d'émancipation. Au moment de la Révolution française, l'idéal utopique va progressivement quitter le monde romanesque pour se fondre dans un projet réaliste concret, qui connaîtra au demeurant diverses fortunes. Cette métamorphose est perceptible dans le cas de Gracchus Babeuf « [...] dans l'aventure collective de la Révolution, l'utopie a, chez cet acteur des événements, acquis des caractéristiques tout à fait nouvelles : nous sommes passés de projets idéaux, dont l'auteur lui-même doute du réalisme [...] à un programme d'action pour de larges masses [...] » (Roza, 2011, p. 102)

L'utopie représentait ainsi une espérance, un moyen d'enrichir la réflexion et l'imagination politiques. C'est en quoi, elle permettait de faire la jonction entre la politique et la littérature. La majorité des premières utopies partage le même socle. Le trait commun entre toutes les expériences utopiques passées est une même envie d'élévation par rapport à la société

contemporaine de leur auteur. Cependant, très vite l'amalgame des utopies avec les idéologies s'est installé, afin de dénoncer une vision totalitaire de la société. C'est surtout l'exemple du fascisme et du communisme, utopies qui se transforment en anti-utopies qui a fini par assoir cette conviction. C'est précisément à ce moment de l'histoire que « Le terme se réduit alors à l'emploi courant qu'il a depuis Marx, de n'être qu'une distorsion de la réalité qui sert à consolider le pouvoir de la classe dirigeante » (Riquier, 2017, p. 76) Il est indéniable que certaines utopies peuvent contenir un attrait totalitaire, en mettant en avant les délires d'un homme parfait. Cependant, ainsi que l'avance Karl Mannheim, les utopies comme représentations visent d'abord la transformation de la société, par opposition aux idéologies dont la fonction consiste précisément à maintenir le statu quo, à bloquer toute alternative. Cette dévalorisation est une stratégie redoutable, une façon de tenir le monde figé. Une analyse partagée par Herbert Marcuse qui considère que : « [...] l'adjectif utopique ne désigne plus ce qui n'a pas de place, ne peut pas avoir de place dans l'univers historique, mais plutôt ce à quoi la puissance des sociétés établies interdit de voir le jour » (Marcuse, 1972, p. 20)

Une société qui aspire non pas à l'émancipation de l'homme, mais à son asservissement à la société marchande. De surcroît, cette contestation fait ressortir une contradiction chez les détracteurs de l'utopie, qui d'un côté l'accuse de ne produire point d'effets sur le réel et de l'autre, lui reproche de véhiculer une vision totalisante du monde. Il est trop facile d'intenter le procès des utopies, car bien que des régimes totalitaires ont disparu, une nouvelle forme de désir à la totalité s'est fait jour avec la montée en puissance de la société de consommation. Au final, il apparaît que le fait de désigner comme chimériques des idées utopiques est une manière éprouvée de les disqualifier.

L'utopie souffre d'un rejet et d'une haine, celle-là est en partie ancrée dans la haine de la révolution. Ce dénigrement représente un témoignage de plus en faveur. L'utopie dans un monde en déperdition constitue une force et une envie de remettre en cause l'état actuel des choses.

1. L'utopie leclézienne

Jean-Marie Gustave Le Clézio publie en 2006 une utopie littéraire *Ourania*, durant une époque marquée par l'affaissement des ultimes utopies. Au demeurant, *Ourania* n'est pas une utopie abstraite, elle est une utopie inscrite dans un cadre géographique précis. Il dévoile une utopie historisée,

inscrite dans le Mexique contemporain, à l'ère de la domination étasunienne et de la guerre civile au Salvador.

Le roman fait référence à une cité qui a existé réellement au Mexique : Santa Fe de la Laguna, construite peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Une cité attachée actuellement à l'État du Michoacán, État dont le chef-lieu est Quiroga en hommage à Don Vasco de Quiroga. C'est un roman qui propose un portrait acide des méfaits de la modernité sur les liens sociaux et sur l'environnement. Mais *Ourania* n'est pas uniquement le procès du capitalisme et de la globalisation, il s'agit d'un appel au voyage dans un univers où les rêves bien qu'ils soient fragiles et provisoires peuvent être encore possibles. Le rêve réalisé par Don Vasco de Quiroga, premier évêque du Michoacán, un vertueux homme, qui vivait au commencement du XVIe siècle, et que les indigènes appellent encore leur père. La cité de l'Emporio dans le roman est en quelque sorte la continuation du projet de Don Vasco de Quiroga.

Un roman qui raconte l'histoire de Daniel Sillitoe un géographe français qui a comme projet de cartographier la vallée du Tapalcatepec et de réaliser une carte géopolitique du Bajío. Il effectue un voyage au Mexique, comportant de nombreuses aventures. Il voyage de Manzanillo, une ville du Mexique, vers Colima, capitale de l'État du Mexique du même nom. Il traverse des lieux angoissants, fait surtout la connaissance de Raphaël et part à la découverte de lieux exceptionnels, jusqu'alors isolés du reste du monde : la cité de Campos et l'Emporio. Deux lieux, deux utopies où se confrontent des idées et de nouvelles opinions, empreintes d'espérances utopiques. Cette découverte est aussi une occasion de mettre en relief les maux et les ravages de la société sur l'homme et l'environnement. C'est bien la cité de Campos qui sera au centre de la réflexion, étant donné qu'elle cristallise les dérives de la société et les comportements les plus responsables écologiquement parlant.

2. Une utopie ponctuelle

Le philosophe Jean-Noël Vuarnet distingue deux utopies : l'utopie systématique totalisante et l'utopie ponctuelle. Il considère que l'utopie ponctuelle «[...] se contente de faire intervenir parmi les possibles d'une pensée désirante des éléments d'utopie ne faisant pas système entre eux et n'appelant aucune totalisation ou centralisation»(Vuarnet, 2016, p. 7). Il considère que l'utopie ponctuelle ambitionne l'invention d'un homme

nouveau, non une cité nouvelle. Elle ne vise pas un monde de la consolation, mais celui de la contestation de la réalité même.

C'est un retour de la notion d'utopie dans une nouvelle configuration. Fini le temps où l'utopie se présente comme un projet total, clé en main. L'utopie aujourd'hui se dévoile d'une façon fragmentaire, occasionnelle, l'utopie ponctuelle contient une pluralité de possibilités, elle délègue toute pensée totalisante. *Ourania* porte une utopie ponctuelle, ou plutôt deux utopies ponctuelles, puisque ni Campos ni l'Emporio ne sont présentées comme des projets parfaits. Chacun de ces espaces contient des aspects valorisants, mais renferme aussi ce qui finira par compromettre leurs existences même.

Le Clézio procède à une relecture à la fois critique et nostalgique des expériences utopiques du siècle passé. L'évocation de la guerre civile salvadorienne inspire à l'auteur des remarques et des réflexions sur la révolution. L'action se déroule sur les terres du Mexique, des terres témoins de luttes et de révolutions les plus acharnées. En effet, le narrateur d'*Ourania* tient un discours ambivalent sur la révolution, un mélange de fascination et de répulsion. Cette ambiguïté est une manière de se prémunir de toute forme de récupération du discours utopique à des fins idéologiques. Par ailleurs, l'utopie le clézienne repose sur une multiplicité d'ambivalences. Elle est à la fois l'image d'une société idéale (Campos et Emporio) et un réquisitoire contre un monde aliéné qui exclut le souhait d'un meilleur monde. Le fin tableau socioéconomique du Mexique mondialisé qu'il peint en est le symptôme et témoigne de la nécessité d'un dépassement nécessaire du présent.

3. Héritages et dépassements

Le roman leclézien reprend les traits propres au genre utopique et porte en lui l'héritage des utopies anciennes à travers la référence manifeste à Thomas More. D'abord, le fondateur de L'Emporio Don Thomas porte le prénom de More. Il faut aussi noter la présence du personnage d'*Utopia* Raphaël Hythlodée, navigateur et voyageur portugais qui a abandonné son héritage pour explorer le monde.

Daniel Sillitoe se rend à proximité de Campos sans pour autant entrer. Il faut patienter pas moins de six chapitres avant de découvrir enfin la description de Campos. C'est exactement le même procédé littéraire employé par More au moment de la description de son île. Cette attente participe à l'établissement d'une distance entre les habitants de Campos et le reste du monde. Cependant, cette proximité apparente avec le genre

utopique n'interdit pas à Le Clézio de s'écarter des canons du genre à travers la multiplication des trames narratives. Cette démarche n'obéit pas à une volonté de bousculer le genre, mais plutôt à revenir à l'essence même de ce genre qui se veut processus et inachèvement.

L'utopie leclézienne est une utopie qui reste lucide d'elle-même, elle appelle à la fois à fuir le monde actuel, mais aussi à la reconstruction d'un monde nouveau, plus juste, plus humain. Elle réussit à lier deux familles d'utopies en apparence antagoniste, une utopie de fuite et une utopie de reconstruction, ou pour reprendre la terminologie de Paul Ricœur : une utopie réactive et créative. La grande force de cette utopie est qu'elle est un témoignage, une preuve qu'un autre monde est possible. Pour que ce monde surgisse, il suffit de refuser et de modifier les paradigmes de celui-ci. Les expériences du passé malgré leurs échecs n'interdisent pas que d'autres tentatives puissent et doivent voir le jour de nouveau.

Chaque utopie contient le germe de sa destruction, Campos n'est pas en reste, sa faiblesse est représentée par un de ses hôtes Efraïn celui qui s'est réfugié à Campos. Un tueur qui fuit les autorités judiciaires et vient introduire le désordre dans la cité. À partir de ce moment, la chute de Campos devient inéluctable. Les habitants de Campos sont dans l'obligation de s'exiler puisque « [...] la méchanceté, la cupidité et la bêtise les chassent de Campos, mais leur donnent la chance de trouver un autre domaine » (Clézio, 2006, p. 232). Ce lieu sera l'île de la Demi-Lune, au large de Belize « [...] un pays où tout se mélange, où tout est inventé » (Clézio, 2006, p. 246). Mais aussitôt il se transformera en un caillou aride, sans eau et ombre. Cette expérience sera funeste. Sans provisions ni ressources, leur situation s'aggrave de jour en jour, ils finissent par être secourus par celui qui a causé leur perte le même Efraïn, toutefois le conseiller Jadi finit par perdre sa vie. L'île qui porte une charge symbolique très forte pour le genre utopique est sous la plume de Le Clézio un lieu désertique, ce qui contribue à relativiser l'inscription de cette utopie dans une tradition trop écrasante.

4. La réalité utopique

Le retour à l'utopie s'accompagne d'une question fondamentale, celle de son articulation à la réalité. L'utopie s'articule à la réalité du présent et constitue une force de résistance face aux idéologies. Elle permet de répondre à la critique la plus courante qui s'adresse à l'utopiste : son côté abstrait et chimérique, abandonner le réel au profit d'un idéal qui tarde à venir. Ce mouvement vers le réel est déjà visible chez les Lumières, lorsque

«[...] l'utopie des Lumières quitte peu à peu les rives sereines d'une île déserte coupée du monde et du temps réels, pour se rapprocher de l'histoire telle qu'elle se fait»(Roza, 2014, p. 114) Il faut se mettre à l'esprit que l'utopie ne cherche pas à modifier le réel instantanément, mais bien à s'en détourner. L'utopie n'est pensable que lorsque le rapport à la réalité s'inverse, lorsque le réel apparaît saturé, n'offrant plus d'exutoire. Il s'agit dès lors de résister au réel, en refusant de tomber sous son emprise, car ce qui est indispensable pour l'utopie n'est pas nécessairement d'imaginer la cité parfaite, abstraite de surplus, un lieu de nulle part ailleurs, mais bien de se détourner du poids du réel, de sa superficialité. L'image de la réalité en soi est plus importante que la réalité de l'image. Le présent ne se présente plus comme une réalité immuable, mais comme une réfutation d'autres ordres imaginables. Comme la réalité d'aujourd'hui est d'une certaine façon l'utopie d'hier, nous sommes disposés à penser avec Christian Godin que : «[...] l'utopie d'aujourd'hui sera la réalité de demain»(Godin, 2010, p. 66)

L'utopie cherche à transformer aussi notre façon d'habiter le réel, à interférer sur notre manière de concevoir ce réel, de cette façon il sera possible d'avoir des effets sur le réel. Le texte utopique éclaire le monde, il n'intercède pas instantanément sur le monde en soi, mais sur l'image du monde dans l'imaginaire collectif. En effet, la fiction peut incarner une certaine forme de réalité puisque «[...] l'utopie n'est pas, comme Marx et Engels l'affirment, critique, ni même, comme Kant l'avance, "modélisante", elle est irradiante»(Redeker, 2002, p. 110). La véritable force de l'utopie réside dans sa capacité à exercer une influence sur la réalité qui ne soit pas de l'ordre de la réalisation programmatique. Ce qui fait qu'un discours, une attitude ou une mentalité peuvent être qualifiés d'utopiques repose selon Karl Mannheim, sur sa charge subversive, c'est-à-dire sur sa capacité à un moment donné à s'opposer d'une manière radicale à l'ordre et l'idéologie existante. Il écrit : «[...] un état d'esprit est utopique, quand il est en désaccord avec l'état de réalité dans lequel il se produit. [Quand ses orientations] tendent à ébranler, partiellement ou totalement, l'ordre de choses qui règne à ce moment»(Mannheim, 1956, p. 124). C'est justement dans cette atmosphère que Daniel Sillitoe prononce un discours lors d'une conférence organisée dans le centre de recherche. Un discours aux accents utopiques qui dénonce la réalité, tout en suggérant une voie de sortie :

Protégez votre peau, mesdames et messieurs, respectez-la, aérez-la, drainez-la, interdisez l'usage des engrais excessifs, construisez des réservoirs pour l'abreuver, des talus pour la consolider, plantez des arbres aux racines profondes, interdisez de construire et de

goudronner, détournent les eaux noires vers des bassins de décantation(Clézio, 2006, pp. 81-82)

III. Une utopie verte

Comme souvent chez Le Clézio, la problématique écologique traverse discrètement son œuvre, elle se fend au milieu d'autres problématiques d'ordre politique, social ou même esthétique. Mais elle demeure centrale dans le sens où la résolution des autres problématiques ne peut se faire qu'à condition de surmonter la question de comment garantir un équilibre entre un épanouissement individuel et social sans compromettre l'existence des êtres vivants et non vivants sur terre. Bien entendu à cette question aucune réponse définitive ne sera esquissée, il sera plutôt question de naviguer entre deux conceptions de la vie : celle de la société capitaliste qui ne laisse aucun répit à la planète et celle de l'utopie de Campos là où l'être humain tente de réduire l'impact de ses activités sur la biodiversité.

1. Les destructions écologiques

La vallée de l'Emporio est décrite comme un lieu originel. Lieu d'origine de toutes les civilisations d'Amérique. C'est dans cet endroit riche d'une terre, le chernozem « [...] noire comme devait l'être la terre du jardin d'Éden »(Clézio, 2006, p. 50) les pires atteintes à l'environnement seront commises. Une manière de rappeler à l'humanité tout entière la dette qu'elle doit à ce berceau des Purepechas, lieu qu'elle semble avoir oublié l'existence même. L'extrême fertilité de ce sol a favorisé à l'époque actuelle, le développement d'une monoculture de la fraise et de l'avocat au profit de puissantes entreprises américaines. C'est au cours d'une conférence donnée par le géographe Daniel Sillitoe au centre de recherche de l'Emporio qu'il pointe du doigt les effets environnementaux de ces pratiques agricoles sur les sols. Il dénonce vigoureusement l'utilisation des pesticides et l'urbanisation galopante, et profite pour rappeler à l'audience qu'il a fallu des centaines de milliers d'années pour que cette terre noire fertile, le chernozem se crée naturellement, et quelle est désormais en voie de disparition à l'ère de l'agriculture intensive.

Cette vallée est une vallée « égoïste et vaniteuse »(Clézio, 2006, p. 63) qui ne laisse aucune parcelle libre. La spoliation des « [...] trésors géologiques qui se transformaient en dollars dans leurs comptes en banque »(Clézio, 2006, p. 71). Les habitants de la vallée semblent oublier que la terre n'est pas éternelle et que l'écosystème est vulnérable : « [...] la terre noire est recouverte par des maisons, des rues des centres commerciaux, et les nouveaux quartiers de la ville rejettent des eaux-vannes,

des nitrates, du phosphore que cette terre n'a plus le temps de dissoudre »(Clézio, 2006, p. 81)

2. Deux mondes, deux visions

L'utopie d'*Ourania* a une dimension fortement politique, elle se construit au cœur même de la cité pour en dénoncer les injustices environnementales. La crise écologique trouve son corolaire dans une crise du modèle de société basée sur le diktat de la consommation et de la jouissance individuelle. C'est typiquement le destin réservé à la zone où vivait les exclus du système, lorsque «[...] les bulldozers sont venus détruire une cinquantaine de masures, et araser le terrain. Il paraît que c'est un projet financé par les nombreuses banques de la Vallée, pour créer un lotissement de luxe, avec des jardins, une piscine à ciel ouvert et un parcours de golf »(Clézio, 2006, p. 126)

Cette contestation s'exprime aussi à travers l'opposition entre l'agriculture industrialisée dans la vallée et les pratiques d'une agriculture dite raisonnée ou biologique à Campos. L'agriculture industrielle s'appuie sur une exploitation intensive de la terre afin de répondre aux exigences d'une économie de marché mondialisée. C'est ce que Le Clézio appelle l'impérialisme de la fraise : « Et un jour, après des milliers d'années, des guerres et des conquêtes, des meurtres et des famines, ils avaient semé une herbe nouvelle qui portait des fruits rouges et acides [...] cette herbe qui mange les doigts des enfants et qui mange la terre sans laisser la place à rien d'autre »(Clézio, 2006, p. 79). Les conséquences sont d'abord d'ordre environnemental avec l'appauvrissement des sols, mais aussi d'ordre social lorsqu'il évoque ces enfants victimes collatérales de ce système : « Ils portent des sacs en plastique qui contiennent des fraises grapillées dans les champs. Ils ne rient pas, ne parlent pas. Le soleil qui a brûlé leurs visages a aussi brûlé leurs langues »(Clézio, 2006, p. 130). Cet extrait raconte l'appauvrissement des sols, une catastrophe supplémentaire dans le lot des désordres dont seul l'être humain est capable. L'emploi du verbe « manger » renvoie à cet appétit insatiable du gain qui conduit l'être humain à détruire la terre pour produire une nourriture de mauvaise qualité. Un des paradoxes supplémentaires de ce système.

Le texte de Le Clézio dénonce la violence et les ravages de la domination capitaliste sans pour autant se limiter à ce volet critique et polémique. Comme toutes les utopies, il offre des contrepropositions. S'inspirant des pratiques des sociétés amérindiennes et aussi de modèles plus récents comme la communauté de Lanza del Vasto, il présente d'autres

choix de vie possibles à l'échelle d'une communauté réduite, mais hétéroclite. Et c'est là où se situe l'originalité de l'utopie leclézienne, car les communautés utopiques sont le plus souvent homogènes et se protègent des influences extérieures, désormais « [...] il ne s'agit plus de rêver un monde clos dont les habitants seraient comme enfermés dans une réserve expérimentale anhistorique, mais de considérer le monde réel comme l'occasion d'une critique ou d'une expérimentation »(Vuarnet, 2016, p. 9)

À côté de cette agriculture destructrice des terres et des hommes, il existe une autre façon de faire celle du peuple Arc-en-ciel, la communauté de Campos, là où la culture de la terre obéit à des impératifs d'ordre pratiques, à la diversification. Les outils sont souvent rudimentaires pour éviter justement d'agresser la terre et les techniques sont ancestrales. Ce goût des savoirs perdus se traduit par une importante remise en question des fondements idéologiques et scientifiques de la société, c'est aussi une critique acide de la société de consommation. Comble du cynisme, le narrateur explique que toute cette destruction n'a de finalité que le besoin compulsif de dépenser dans des objets sans valeur. En somme, une double destruction en soi. Les propriétaires terriens s'en vont « [...] remplir leurs cartables de la précieuse manne verte qu'ils iront pendant le week-end échanger à Miami contre des habits chic, des gadgets électroniques coûteux ou des implants dentaires »(Clézio, 2006, p. 231).

À Campos la simplicité de la vie y est célébrée. Elle se traduit par le choix résolu de limiter l'avoir pour privilégier le libre développement de l'être : « [...] je sais seulement que le monde est grand, que personne ne possède rien hormis ce qu'il a fait »(Clézio, 2006, p. 204). Il y a une préoccupation réelle de l'impact environnemental de l'humanité. Cette inquiétude se traduit par une guerre contre le gaspillage et contre l'accumulation des biens. À campos on ne mange pas de viande non plus, par respect à l'animal et pour économiser les ressources nécessaires à l'élevage des bêtes. L'économie est de type circulaire : le surplus de fromage produit est vendu pour acheter de l'huile, du savon et des outils, rien de superflu.

Les questions des déchets et de la pollution de l'eau et de l'air sont aussi centrales, l'auteur en fait à maintes reprises référence. D'abord pour dénoncer cette pollution, ensuite pour souligner l'indifférence qui règne à l'égard de ces problématiques. L'exemple le plus emblématique est celui de ces gens de la vallée qui comble de l'ironie, dans leurs routes vers des parcs naturels semblent parfaitement ignorés une décharge, cette « [...] montagne

d'immondices dont le méthane brûle jour et nuit »(Clézio, 2006, p. 141)le seul inconfort qu'ils ressentent c'est celui de l'odeur infâme qui s'en dégage.

Au-delà de la mise en lumière des dégâts engendré par l'activité humaine sur l'environnement, c'est toute la relation de l'individu à l'univers qui doit être réévaluée. Jadi le conseiller de Campos enseignait à Raphaël : « Qu'il n'y a pas d'autre vérité que celle de la matière, et que nous sommes, avec nos sentiments et notre conscience, une simple fraction de l'intelligence de l'univers »(Clézio, 2006, p. 247).Une manière de lui apprendre l'interconnectivité de l'être humain avec le milieu et de lui signifier son insignifiance vis-à-vis du grand tout de l'univers. Cette prise de conscience permet de décentrer la place de l'humain au sein de l'univers et l'oblige à reconsidérer et réévaluer son impact sur l'environnement.

3. Une union nécessaire

Ourania n'est pas conçu comme un programme politique qu'il s'agit de suivre à la lettre, c'est ce qui d'ailleurs constitue la force de cette littérature qui ne propose pas une réponse toute faite. Le roman tente de bousculer le confort intellectuel du lecteur et l'invite à résister à la pesanteur du réel. Il l'interroge sur les questions de responsabilité de l'acte et du choix. Il s'agit de développer une autoréflexion pour faire prendre conscience aux individus les dégâts dont ils sont responsables, pour qu'ensuite, la transformation s'opère de l'intérieur l'être de chacun des lecteurs pour qu'ils puissent évoluer et ainsi devenir plus sensibles au monde environnant. C'est d'ailleurs le souhait de Jadi dans *Ourania*, lorsqu'au seuil de sa mort, il lance un dernier appel du cœur à ce qui reste de sa communauté et indirectement aux lecteurs : « c'est votre rôle maintenant »(Clézio, 2006, p. 240).

Pour accéder à une sorte d'harmonie entre l'être humain et l'écosystème, ce qui est en soi une nouvelle utopie, il est urgent non seulement d'alerter, mais aussi de proposer non pas de solutions toutes faites, mais des possibilités alternatives. Une utopie qui a toute sa place dans un monde de désenchantement politique, en manque d'imaginaire. Sans un imaginaire environnemental, il est impossible à l'individu de vivre en harmonie avec la société et le milieu, étant donné que chez Le Clézio la question sociale et les questions environnementales sont indissociables. Il doit se faire sa propre image de l'ordre du monde et des liens qui l'unissent aux autres êtres vivants.

L'utopie à travers la jonction avec l'écologie, dévoile à la fois ce qui ne va pas, et ce à quoi nous aspirons. Dans une perspective écologique : «L'utopie mérite toute notre attention, comme objet d'histoires, à la fois politique, économique, sociale, culturelle, et comme espérance pour réorienter notre petite planète, qui s'affole, dans une direction propice à une plus grande harmonie entre les humains et entre les humains et la nature»(Paquot, 2018, p. 12). Elle déconstruit, bouscule et détruit l'ordre établi, tout cela en se reposant sur la réalité pour en inventer une autre. Elle se base sur l'expérience concrète afin de concevoir de nouvelles structures pour instituer l'homme différemment. L'articulation de la littérature à la pensée écologique lui procure la possibilité de penser le monde autrement. Elle crée de nouvelles formes inédites par l'instauration de contremodèles, de contre visions. Une manière pour les fictions de participer à une connaissance non fictionnelle du monde, puisque même si ces contremodèles n'ont pas nécessairement vocation à se réaliser, ils démontrent que rien n'est immuable, les conditions dans lesquelles les êtres humains se trouvent ne sont pas permanentes et l'histoire, peut emprunter un autre détour.

IV. Conclusion

L'intérêt que porte Jean Marie Gustave Le Clézio à l'environnement n'est pas imputable à un effet de mode ni à l'esprit du temps, bien au contraire cette préoccupation remonte à son entrée en littérature. Juste après une première période marquée par des recherches formelles vite dépassées, lorsque cette question ne faisant pas encore la une des journaux et le tour des plateaux de télévision et de radio, même s'il est vrai qu'il s'est contenté d'évoquer cette thématique principalement dans ses essais et nouvelles. Il faut dire que cette question ne se prête pas selon lui avec le genre romanesque. Avec *Ourania*, il a réussi d'une certaine façon à réhabiliter la figure de l'utopie, une utopie sociale et écologique, les deux vont de pairs dans son esprit, puisqu'il considère que l'être humain social est indissociable de l'environnement. Dans un entretien avec Jacqueline Dutton l'auteur n'hésite pas à affirmer qu'il pense : «[...] l'utopie réalisable»(Dutton, 2003, p. 281) cette conviction il la partage avec les Indiens qu'il a pu côtoyer lors de son long séjour au Mexique et qui lui ont inspiré fortement l'utopie de Campos. D'ailleurs, Marina Salles signale qu'après l'expérience, relativement durable, de Santa Fe de La Laguna, Le Clézio affirme que : «[...] la vie des Indiens de Santa Fe de la Laguna est

encore en partie organisée selon les principes édictés par le premier évêque de Michoacán »(Salles, 2011, p. 139).

L'utopie leclézienne renferme une multitude de petites utopies, réunis ensemble elles forment une vision d'un monde plausible, un monde réconcilié. Au-delà de la question de l'utopie qui « [...] pourrait ne plus être une dimension essentielle à défendre ou à attaquer, mais plutôt une multitude d'expériences sociales ambiguës se prêtant au partage, à travers les frontières de l'espace et du temps [...] »(Fjeld, 2016, p. 172). C'est à cela que finalement nous invite ce roman, le partage du monde sensible dans une relation désintéressée et le respect des équilibres fragiles des multiples écosystèmes.

Une lecture écopoétique de ce roman serait profitable. En effet, l'écopoétique assume l'étude du rapport entre l'environnement et la littérature. Elle ne se réduit pas à l'engagement écologique de l'œuvre ou celle de l'auteur ni à une question thématique et place plus tôt l'environnement au-delà de son rôle d'arrière-plan. Dans cette perspective, elle interroge l'esthétique des textes, les formes et stratégies d'écritures qui problématise la question de ce rapport. Elle contribuerait également à mettre en lumière l'évolution de l'esthétique et de l'imaginaire de l'auteur au regard de l'évolution de sa sensibilité écologique.

Bibliographie

1. Clézio, J.-M. G. (2006). *Ourania*. Paris : Gallimard.
2. Dutton, J. (2003). *Le chercheur d'or et d'ailleurs : l'utopie de J. M. G. Le Clézio*. Paris : Harmattan.
3. Fjeld, A. (2016). Repenser l'utopie avec Rancière. *Tumultes* (47), pp. 157-172. Consulté le Janvier 26, 2022, sur <https://www.jstor.org/stable/10.2307/26529660>
4. Godin, C. (2010, Février). Sens de la contre-utopie. *Cités*, 42(2), pp. 61-68. Consulté le Décembre 19, 2021, sur <https://www.cairn.info/revue-cites-2010-2-page-61.htm>
5. Mannheim, K. (1956). *Idéologie et utopie*. Paris : Librairie Marcel Rivière et Cie.
6. Marcuse, H. (1972). *Vers la libération, Au-Delà de L'homme Unidimensionnel*. Paris : DENOEL/GONTHIER.
7. Paquot, T. (2018). *Utopies et utopistes*. Paris : La Découverte.
8. Redeker, R. (2002). La vraie puissance de l'utopie », 2003/3 (n° 125), p.110. *Le Débat*, 125(3), pp. 110-111. Consulté le Février 2, 2022, sur <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2003-3-page-100.htm>

9. Riquier, C. (2017, Janvier). Après la fin des utopies, le temps des prophéties. *Esprit* (431), pp. 76-85. Consulté le 12 25, 2021, sur <https://www.jstor.org/stable/44135878>
10. Roza, S. (2011, Octobre/Décembre). Comment la révolution a transformé l'utopie : le cas de Gracchus Babeuf. *Annales historiques de la Révolution française* (366), pp. 83-103. Consulté le 01 15, 2022, sur <https://www.jstor.org/stable/41890985>
11. Roza, S. (2014, Octobre-Décembre). Comment l'utopie est devenue un programme politique : Morelly, Mably, Babeuf, un débat avec Rousseau. (A. Colin, Éd.) *Annales historiques de la Révolution française* (378), pp. 111-118. Consulté le Janvier 28, 2022, sur <https://www.jstor.org/stable/44477823>
12. Salles, M. (2011, Janvier). Ourania de J. M. G. Le Clézio : une utopie historisée, un roman politique. *Itinerários* (32), pp. 127-142. Consulté le Décembre 19, 2021, sur <https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:IR9gKVCiDlJ:https://periodicos.fclar.unesp.br/itinerarios/article/download/4581/3983/11106+&cd=1&hl=fr&ct=clnk&gl=dz&client=firefox-b-d>
13. Vuarnet, J.-N. (2016, Février). Utopie et Atopie. *Lignes*, 49(1), pp. 160-170. Consulté le 01 10, 2022, sur <https://doi.org/10.3917/lignes.049.0160>